

L'enseignement est-il soluble dans la réforme ?

Dans la classe. Essai sur l'enseignement à l'heure de la réforme, de Sébastien Mussi, Liber, 153 p.

François Rochon

Numéro 244, printemps 2013

Le savoir capital

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rochon, F. (2013). L'enseignement est-il soluble dans la réforme ? / *Dans la classe. Essai sur l'enseignement à l'heure de la réforme*, de Sébastien Mussi, Liber, 153 p. *Spirale*, (244), 48–49.

L'enseignement est-il soluble dans la réforme?

PAR FRANÇOIS ROCHON

DANS LA CLASSE.
ESSAI SUR L'ENSEIGNEMENT À L'HEURE DE LA RÉFORME
de Sébastien Mussi
Liber, 153 p.

Trop peu de professeurs écrivent sur l'enseignement. Et quand ils le font, c'est plus souvent pour illustrer et promouvoir certaines théories pédagogiques qui ont cours que pour réfléchir à leur pratique singulière. Il suffit de lire *Pédagogie collégiale* et certains dossiers de didactique de *Québec français*, par exemple, pour faire pareil constat. Conséquence aussi banale que fâcheuse : l'enseignement, et par extension l'éducation en général, est en quelque sorte abandonné, comme objet de réflexion, aux spécialistes de la pédagogie ou aux journalistes chroniqueurs.

Professeur de philosophie au Collège de Maisonneuve, Sébastien Mussi signe un essai qui critique la réforme scolaire selon le point de vue d'un enseignant. « *J'essaie de réfléchir sur ma propre pratique* », dit-il en introduction, tout en précisant qu'il n'est « *pas un expert en pédagogie* ». À lire son ouvrage, vif et bien écrit, on remarque toutefois qu'il parle plus généralement du système scolaire que de sa pratique spécifique : on se retrouve rarement en classe, il nous invite trop peu à ses cours de philosophie, préférant s'attaquer aux fondements idéologiques de la réforme et réfléchir plus abstraitement aux concepts de liberté et de violence en éducation.

Mussi reprend une des principales critiques de la réforme scolaire, à savoir son assujettissement au monde du travail, par la notion de compétence, et à l'économie marchande, par les notions de compétition et de rentabilité. Dérivée « *de la culture d'entreprise dont le but est de rendre les employés adaptables et flexibles* », l'approche par compétences réduit l'apprentissage à une simple efficacité pratique ou opératoire. Mussi repère bien l'idée de l'instrumentalisation du savoir telle qu'elle est prônée dans les écrits de certains théoriciens de la réforme pédagogique (comme Guy Le Boterf) et dans des textes du ministère de l'Éducation. Or qu'en est-il en classe ? Suffit-il d'emprunter au langage et à la logique du monde du travail pour transformer l'école en une véritable « *succursale des entreprises* », comme il l'affirme sans le démontrer ?

Son analyse de l'économisme grandissant dans le monde de l'éducation va dans le même sens. Ainsi déplore-t-il que l'éducation soit devenue l'objet d'un « *commerce* » répondant à

des critères de compétitivité, qui poussent cégeps et universités à concourir sur plusieurs plans (recrutement, programmes, subventions), et de productivité, qui imposent à l'étudiant un « *profil de sortie* » et aux établissements scolaires des plans de réussite. Si juste qu'elle soit, sa critique ne montre pas en quoi ce qu'il appelle l'« *humanisme économiste* » de la réforme s'immisce en classe et transforme l'enseignement en général et notamment celui de la philosophie au collégial.

TRANSMETTRE

À la question posée en introduction, « *qu'est-ce qu'enseigner ?* », Mussi répond clairement : « *enseigner, c'est principalement et avant toute autre chose, transmettre* ». Et ce qu'un professeur transmet, « *c'est l'enseignement qu'il a lui-même reçu, le monde auquel on l'a initié, tel qu'il l'a découvert ou vécu, tel, enfin, qu'il l'a fait et ne cesse de le faire* ». En désaccord avec le modèle de l'enseignant réduit à nôtre qu'un animateur, issu du courant pédagogique qui a inspiré l'actuelle réforme, cette conception fortement subjective de l'enseignement ne règle en rien l'épineux problème des connaissances que l'approche par compétences a créé.

Bien que Mussi assure que la transmission du passé n'est surtout pas « *une simple reproduction de ce qui existe et a existé* », mais une initiation critique « *au monde qui nous précède et qui nous a faits et fait nos étudiants* », il ne précise pas en quoi consiste ce qu'il faut transmettre. Si l'enseignement est bel et bien un travail de transmission, encore faut-il proposer ou indiquer minimalement ce que l'on veut transmettre en tant que contenu disciplinaire. Or, à ce sujet, Mussi reste encore discret quant à sa pratique : tout en plaidant pour la lecture, il ne révèle pas quels textes il retient pour ses cours de philosophie. On aurait bien aimé savoir ce qu'il fait lire à ses étudiants et ce qu'il en tire sur le plan de l'apprentissage.

QUOI? À QUI? COMMENT?

Voilà trois questions qui pourraient bien enchâsser toute discussion sur l'enseignement conçu comme transmission de connaissances.

Quoi ? Qu'enseigne-t-on *au juste* de la philosophie, de la littérature, de l'histoire, des différentes sciences, voire du civisme et de la sagesse générale ? Pourquoi privilégier, comme on le fait souvent dans le premier cours de philosophie au collégial, l'allégorie de la caverne de Platon à la réflexion aristotélicienne sur la rhétorique et la logique ? Pourquoi choisir, en classe de littérature, tel courant plutôt qu'un autre, tel auteur plutôt qu'un autre, *L'étranger* de Camus, par exemple, souvent mis au programme, plutôt qu'un autre texte du même écrivain ? Trop souvent déplore-t-on la part congrue que la réforme réserve aux savoirs disciplinaires, au profit des compétences, sans proposer de projet qui remette ces savoirs au cœur de l'éducation ni même engager de réflexion sur les contenus de cours qui y sont liés. Il ne s'agit pas de déterminer la valeur des textes en soi, mais d'indiquer ce que l'on retient et fait de ces textes dans un contexte scolaire bien déterminé. Par exemple, qu'est-ce qu'on enseigne, *au juste*, quand on fait lire « Cage d'oiseau » de Saint-Denys Garneau ? Ou tel essai de Montaigne ?

À baisser les bras, à dire que tout est foutu, à verser dans un pessimisme exacerbé, on risque d'être les fossoyeurs de toute éducation, non pas seulement par l'imposition d'un programme d'études rédigé par des hauts fonctionnaires mais également par la pratique même de l'enseignement.

À qui ? « Aucune lecture n'est trop difficile », s'insurge Mussi contre un des poncifs les plus rabâchés du monde de l'éducation, à savoir qu'on ne peut enseigner que des auteurs actuels et accessibles. S'il est vrai que Descartes ou La Fontaine sont tout à fait pertinents encore aujourd'hui, il reste que l'enseignement des grands auteurs ou de quelque savoir que ce soit doit être nécessairement modulé selon les différents âges scolaires et la composition de la classe qui est devant nous. On ne peut enseigner indifféremment tout à tous. Cette question est peu prise en compte dans l'essai de Mussi. Lorsqu'il parle d'« *échange pédagogique* » en classe, c'est pour revenir sur un souvenir personnel de l'époque où il était au gymnase en Suisse, alors qu'un certain professeur Dupasquier l'avait ébloui par sa lecture de *Cyrano*. Or il semble que cette joie scolaire, partagée par le professeur et l'élève, ne soit plus possible. La réforme, axée sur les compétences, transformerait invariablement tout « *échange pédagogique* » en un simple « *échange économique* » qui répondrait à cette formule : « *Les étudiants, que l'on affirme être des clients, paient ; l'institution fournit un service, basé sur une promesse d'employabilité et de performance ; à l'autre bout de la chaîne se retrouvent les véritables clients des cégeps : les entreprises.* » Peut-on vraiment croire que la réforme a liquidé les professeurs Dupasquier du monde des cégeps, ainsi que tout élève heureux et reconnaissant ?

Comment ? C'est peut-être le sujet le plus délicat à discuter, du moins celui qui cristallise le plus durement les positions antagonistes. Les concepteurs et partisans de la réforme, qu'ils préfèrent appeler « *renouveau pédagogique* », subordonnent les contenus de cours à des méthodes et à des stratégies pédagogiques souvent fort complexes, au risque d'amoindrir ces contenus ou même de les liquider. À l'inverse, les critiques de la réforme, qui déplorent la perte des connaissances au profit des compétences, s'intéressent souvent peu aux questions de méthode, comme si la transmission était elle-même une méthode (alors qu'elle est plutôt un objectif). Mussi appartient au deuxième groupe : son plaidoyer pour une école centrée sur des contenus disciplinaires comporte très peu de remarques sur les moyens dont il use pour amener ses élèves à philosopher avec lui. Sans recourir à la didactique, dont le ton parfois prêcheur peut être assommant, nous aurions bien besoin de récits de pratiques singulières d'enseignement, comportant son lot de succès et de difficultés. Non seulement verrions-nous ce que l'on peut enseigner, de Platon, Molière ou Gaston Miron, mais aussi comment on peut aborder différents auteurs et textes, même ceux qui sont réputés difficiles ou inactuels.

PEUT-ON ÉCHAPPER AU PESSIMISME ?

L'essai se termine sur une note fort pessimiste : « *Aujourd'hui, professeurs "libres dans nos classes", nous ne sommes plus que des clowns d'entreprise, vides et tristes sous un masque grimaçant.* » Mussi laisse entendre que la réforme pédagogique a en quelque sorte dissous et liquidé l'enseignement. Cette conclusion chagrine est un couteau à double tranchant : elle est à la fois une protestation et une résignation. Protestation contre tout un ensemble d'idées, de principes, de réglementations, de pouvoirs ministériels, de pressions locales, qui ont transformé notre système d'éducation en une vaste entreprise d'assujettissement idéologique aux valeurs d'utilité, d'efficacité, de performance et de rentabilité. Et résignation à ce nouvel ordre éducatif, qui pousse tout enseignant à « *ne plus rien enseigner* », à se complaire dans une liberté de plus en plus factice, à s'illusionner sur sa propre tâche alors qu'il n'est plus « *que l'exécutif appointé et légitimé du pouvoir* » issu du système socioéconomique en place. L'école, sous la férule de la réforme, serait devenue une prison dorée — pire encore, un piège sans issue.

Pourtant, il faut bien continuer. Il faut bien entrer en classe, jour après jour, s'adresser à un jeune public, dire quelque chose, parler de littérature, de philosophie, d'histoire, de physique, etc. À baisser les bras, à dire que tout est foutu, à verser dans un pessimisme exacerbé, on risque d'être les fossoyeurs de toute éducation, non pas seulement par l'imposition d'un programme d'études rédigé par des hauts fonctionnaires mais également par la pratique même de l'enseignement. Pour qui veut toujours enseigner quelque savoir disciplinaire que ce soit, sans compromission ni désespérance, chaque heure de cours devient un défi que l'on lance, en dépit de toute réforme, à soi-même et aux autres. ⊥